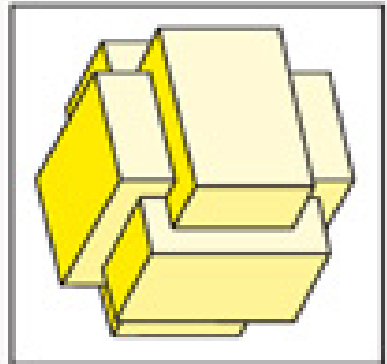


Christine Roger

La réception de Shakespeare en Allemagne de 1815 à 1850

Propagation et assimilation
de la référence étrangère



COLLECTION
▶ CONTACTS ◀

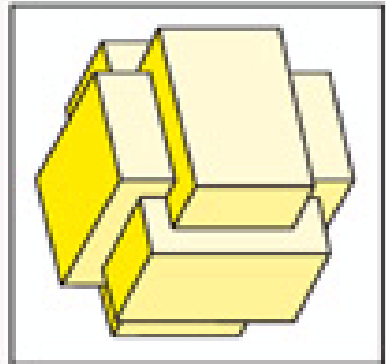
Theatrica · 24

Peter Lang

Christine Roger

La réception de Shakespeare en Allemagne de 1815 à 1850

Propagation et assimilation
de la référence étrangère



COLLECTION
▶ CONTACTS ◀

Theatrica · 24

Peter Lang

Introduction

a) La réception de Shakespeare en Allemagne avant 1815

Pourquoi s'intéresser à la réception de Shakespeare durant les années 1815 à 1850 en Allemagne¹, alors qu'un examen d'ensemble de la bibliographie sur le poète-dramaturge dans les pays de langue allemande² laisse penser que la veine des grandes critiques, comme celles des années 1760-1775 et celles du tournant du XVIII^e siècle, est épuisée? La concentration massive de l'exégèse shakespearienne sur ces deux moments de l'accueil – souvent entendus comme un ensemble cohérent et intelligible – peut nous entraîner à penser qu'une période de reflux de la réception, où d'apparence le cœur et l'inspiration n'y sont plus, succède à une multitude de textes-clés sur Shakespeare.

Quels sont les textes théoriques qui, de 1815 à 1850, auront par la suite un poids semblable à ceux de Gotthold Ephraim Lessing et de sa célèbre «Dix-septième lettre» sur la littérature contemporaine («Siebzehnter Brief», 1759), du jeune Johann Wolfgang Goethe («Zum Schäkespears-Tag», 1771), de Johann Gottfried Herder («Shakespear» 1771; 1772; 1773), de Jakob Michael Reinhold Lenz et de ses *Anmerkungen übers Theater nebst angehängten übersetzten Stück Shakespears* (*Notes sur le théâtre accompagnées d'une pièce traduite de Shakespeare*, 1774)?

1 Notre propos n'est pas de restreindre l'analyse à une entité géopolitique particulière. Bien souvent d'ailleurs, nous parlerons de «pays de langue allemande», «d'aire culturelle allemande» ou encore «d'espace germanique».

2 Cf. par exemple Hansjürgen Blinn, *Der deutsche Shakespeare. Eine annotierte Bibliographie zur Shakespeare-Rezeption des deutschsprachigen Kulturraums (Literatur, Theater, Film, Funk, Fernsehen, Musik und bildende Kunst)*, Berlin: Schmidt, 1993.

Le champ littéraire³ allemand connaît vers 1770 un moment-clé de redéfinition des composantes esthétiques et dramatiques. Elles affranchissent le théâtre moderne⁴ des sujétions du goût classique français, en lui révélant qu'il existe une création à l'écart d'une dramaturgie qui se réclamerait exclusivement de l'archétype aristotélicien. Elles participent aussi à la régularisation du style de la littérature allemande et réorganisent la hiérarchie des valeurs littéraires. Les discussions sur l'esthétique et la littérature semblent alors trouver une sorte de point d'équilibre toujours remis en péril, tant il paraît paradoxal et fragile. En effet, la légitimation de la littérature allemande au XVIII^e siècle s'opère au sein de schémas dichotomiques, où s'affrontent les littératures nationales étrangères (française et anglaise principalement). Ils doivent permettre la constitution d'une véritable tradition culturelle allemande qui aurait enfin le sentiment de sa propre valeur et de son autonomie. Au même moment pourtant, l'importance du «commerce» entre les nations et les peuples et la nécessité d'une perméabilité de la culture germanique à ce qui vient de l'étranger se trouvent réaffirmées, afin de rattraper un «retard» à la fois culturel et politique.

Dès le XVIII^e siècle, la référence à Shakespeare comporte ainsi une dimension résolument européenne⁵ – elle se développe dialectiquement en Angleterre, en France et en Allemagne – et une dimension plus nationale, où la démarcation du propre et de l'étranger se trouve constamment remodelée. Shakespeare, en tant que grand représentant d'un peuple avec

3 Nous empruntons la notion de «champ» appliquée au littéraire à Pierre Bourdieu in P. Bourdieu, *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris: Seuil, 21998.

4 Roland Krebs, *L'Idée de «Théâtre National» dans l'Allemagne des Lumières. Théorie et Réalisations*, Wiesbaden: Harrassowitz, 1985, p. XIII; Raymond Heitz, «Das Ritterdrama und die Shakespeare-Rezeption in Deutschland im 18. Jahrhundert», in Konrad Feilchenfeldt (Hrsg.) *et al.*, *Zwischen Aufklärung und Romantik. Neue Perspektiven der Forschung*, Würzburg: Königshausen u. Neumann, 2006, p. 107.

5 Cf. Roger Bauer (Hrsg.), *Das Shakespeare-Bild in Europa zwischen Aufklärung und Romantik*, Bern, etc.: Lang, 1988; Karl S. Guthke, «Vorbild Shakespeare. Lessing und die deutsche Verspätung», in K. S. Guthke, *Die Entdeckung des Ich. Studien zur Literatur*, Tübingen, Basel: Francke, 1993, pp. 39-53; Roger Paulin, «Ein deutsch-europäischer Shakespeare im 18. Jahrhundert?» In R. Paulin (Hrsg.), *Shakespeare im 18. Jahrhundert*, Göttingen: Wallstein, 2007, pp. 7-35.

lequel on se sent des affinités⁶, semble ouvrir la voie à un dépassement de la tragédie classique française, de ses personnages que l'on dit sans relief, de ses dialogues jugés froids et calculés, de son absence d'action. Selon maints observateurs de l'époque, c'est *Götz von Berlichingen* (dans sa seconde version datant de 1773), le célèbre drame du jeune Goethe, qui répondit le mieux à l'exigence nouvelle d'un déplacement du centre de gravité de l'esthétique théâtrale. A un genre désormais vieilli et qui remonte à l'âge baroque, on oppose les effets régénérateurs et salutaires d'une littérature dramatique «plus en phase» avec l'âme germanique et plus audacieuse dans l'innovation, inspirée d'un auteur majeur qui a su faire sentir comme aucun autre la valeur poétique de l'histoire. A la fin de son célèbre essai sur Shakespeare («Shakespear», 1773), Johann Gottfried Herder, qui ailleurs sait se montrer plus réticent⁷, érige avec ferveur Goethe en frère d'arme du poète-dramaturge élisabéthain, car il aurait su se montrer avec *Götz* à sa hauteur en figurant poétiquement l'histoire allemande, et aurait offert au théâtre allemand sa première création originale (*Originaldrama*).

Vers 1800, alors que naît la philologie moderne en Allemagne, le débat autour de Shakespeare devient à beaucoup d'égards plus savant. Il s'accompagne de travaux approfondis sur les œuvres dramatiques. L'objectif de ces études est double: intégrer les pièces au processus d'historisation du champ du savoir et démontrer leur valeur *intrinsèque* avec une rigueur et une intelligence critique nouvelles.

Cette approche philologique est nouvelle, bien qu'elle trouve ses prémices dans certains travaux d'érudits allemands du siècle précédent. Heinrich Wilhelm von Gerstenberg (1737-1823)⁸, Johann Gottfried Her-

6 Sur la vogue anglophile en Allemagne au XVIII^e siècle, cf. par exemple Michael Maurer, *Aufklärung und Anglophilie in Deutschland*, Göttingen: Vandenhoeck u. Ruprecht, 1987.

7 Cf. la lettre de Goethe à Herder du mois de juillet 1772. Goethe y cite vraisemblablement quelques reproches que Herder lui avait adressés après réception du *Urgötz* (1771), première version plus révolutionnaire de la pièce. In J. W. Goethe, *Werke*, hrsg. im Auftrage der Großherzogin Sophie von Sachsen, IV. Abteilung: *Goethes Briefe*. Bd. 2: *Frankfurt Wetzlar Schweiz 1771-1775*, Weimar: Böhlau, 1887, p. 19.

8 Heinrich Wilhelm v. Gerstenberg, *Briefe über Merkwürdigkeiten der Litteratur*. Erste und zweite, dritte Sammlung, Schleswig, Leipzig: Hansen, 1766-1767.

der (1744-1803)⁹ et Johann Joachim Eschenburg (1743-1820)¹⁰ notamment, en avaient déjà livré la méthode.

Le succès retentissant des *Vorlesungen ueber dramatische Kunst und Litteratur* d'August Wilhelm Schlegel (1767-1845)¹¹ en est sans doute la plus brillante illustration. D'emblée, les *Cours sur l'art et la littérature dramatiques*, véritable «message du romantisme allemand adressé à l'Europe»¹², confèrent à l'exégèse allemande du poète élisabéthain ses lettres de noblesse. A travers les réflexions de Ludwig Tieck («Über Shakspeare's Behandlung des Wunderbaren», 1796¹³; «Briefe über W. Shakspeare», 1800), de Goethe (*Wilhelm Meisters Lehrjahre*, 1795-1796), d'August Wilhelm et de Caroline Schlegel («Etwas über William Shakespeare bey Gelegenheit Wilhelm Meisters», 1796; «Ueber Shakspeare's Romeo und Julia», 1797) et de Friedrich Schlegel («Über das Studium der griechischen Poesie», 1797), s'esquisse un discours scientifique novateur qui entend réévaluer la *figure* du poète-dramaturge. Il est désormais considéré comme un créateur de génie qui allie parfaitement une réflexion profonde sur l'art dramatique et une expérience de la nature et de la vie.

Son œuvre devient progressivement un objet d'étude. Dans les carnets de Friedrich Schlegel (1772-1829) par exemple, on trouve des «*Points pour l'étude de Shakespeare*»¹⁴. Dès 1797, son frère August Wilhelm souhaitait que la nation allemande possédât, de la plume d'un ou de plusieurs commentateurs allemands, son édition critique des œuvres de Shakespeare en langue anglaise qui ferait autorité et qui l'affranchirait de

9 Johann Gottfried Herder, «Shakspear», in [Herder, Goethe, Frisi, Möser], *Von deutscher Art und Kunst. Einige fliegende Blätter*, Hamburg: Bode, 1773, pp. 71-113.

10 Johann Joachim Eschenburg, *Ueber W. Shakspeare. Mit Shakspears Bildniß*, Zürich: Orell, Geßner, Füssli u. Comp., 1787.

11 August Wilhelm v. Schlegel, *Ueber dramatische Kunst und Litteratur. Vorlesungen*, 3 Bde., Heidelberg: Mohr u. Zimmer, 1809-1811. Il s'agit du texte remanié d'une série de conférences prononcées à Vienne en 1808.

12 Ernst Behler, *Frühromantik*, Berlin, etc.: de Gruyter, 1992, p. 134: «Botschaft der deutschen Romantik an Europa.»

13 L'essai fut rédigé en 1793.

14 Friedrich Schlegel, [V] *Fragmente zur Litteratur und Poesie*, in *KFSA* 16. Zweite Abteilung: *Schriften aus dem Nachlaß*. Mit Einl. und Kommentar hrsg. v. Hans Eichner, München, etc.: Schöningh, 1981, p. 128.

l'allégeance à l'érudition shakespearienne anglo-saxonne¹⁵. Le philosophe et traducteur de Sophocle Karl Wilhelm Ferdinand Solger (1780-1819) raconte quant à lui, qu'il lit les drames historiques en anglais, afin d'en étudier la grammaire et la langue¹⁶. Friedrich Schiller, «malgré [sa] connaissance imparfaite de l'anglais», emprunte «le texte original» de *Macbeth* à Charlotte von Stein, dame d'honneur d'Anna-Amalia, duchesse de Saxe-Weimar-Eisenach, car, écrit-il à Goethe, l'on perçoit ainsi d'une manière beaucoup plus directe la profondeur de pensée qui anime l'original¹⁷. Bien plus tard, Goethe saluera avec un enthousiasme sincère la publication de la réédition¹⁸ chez le libraire Ernst Fleischer à Leipzig du premier in-quarto (1603) de *Hamlet*, découvert en 1823: faire parler le texte seul, c'est, selon Goethe, offrir au lecteur un «tête-à-tête» avec le grand auteur étranger sous sa forme la plus vraie, lui permettre à la fois l'immersion dans la langue anglaise et l'accès au texte premier¹⁹, au «vieil Hamlet» (der «alte Hamlet»).

L'Université ne tarde pas à s'emparer de ce nouvel objet avec une conscience historique nouvelle, même si, en ce premier XIX^e siècle, son discours critique sur Shakespeare ne se singularise pas encore. Selon le dépouillement des programmes des cours d'anglais dans les universités des pays germaniques effectué par Konrad Schröder pour les années 1781 à 1850, les professeurs de littérature étrangère dévoués à Shakespeare et les premiers anglicistes traitent avec prédilection quatre grandes tragédies: *Hamlet* (78 références), *Macbeth* (77), *Romeo and Juliet*

15 Lettre d'August Wilhelm Schlegel à Ludwig Tieck du 11 décembre [1797], in Edgar Lohner (Hrsg.), *Ludwig Tieck und die Brüder Schlegel. Briefe. Auf der Grundlage der v. Henry Lüdeke besorgten Edition neu hrsg. u. kommentiert*, München: Winkler, 1972, p. 24.

16 *Solger's nachgelassene Schriften und Briefwechsel*. Hrsg. v. Ludwig Tieck u. Friedrich v. Raumer, Bd. 1: *Kleine Aufsätze vom Jahre 1803*, Leipzig: Brockhaus, 1826, p. 116.

17 Lettre de Friedrich Schiller à Goethe du 2 février 1800, in *GOE MA* 8/1, p. 787.

18 *The first Edition of the Tragedy of Hamlet*, by William Shakespeare. London, Printed [by Valentine Simmes] for N[icholas] L[ing] and John Trundell 1603. Reprinted for Ernst Fleischer, Leipsic, 1825.

19 Johann Wolfgang Goethe, «The first edition of the Tragedy of Hamlet. By William Shakspeare, London 1603. Wieder abgedruckt bei Fleischer. Leipzig 1825», in *GOE MA* 13/1, p. 429.

(31) et *King Lear* (26)²⁰. Ils s'intéressent également, mais dans une moindre mesure, à *Julius Caesar* (24), *Othello* (23), *The Merchant of Venice* (14), *1 et 2 Henry IV* (13). Cette liste reflète au demeurant assez fidèlement le canon restreint de pièces shakespeariennes acclimatées dans les pays de langue allemande depuis le milieu des années 1770. Il est fondé sur une tradition héritée en partie de Voltaire, pour lequel Shakespeare passait un temps «pour le Corneille des Anglais»²¹. Certes, Jakob Michael Reinhold Lenz (1751-1792) n'hésitera pas à prendre très tôt le contre-pied radical de ce canon de pièces sérieuses avec sa transposition inédite de l'une des comédies les plus controversées du répertoire, *Love's Labour's Lost*²² que même l'un des premiers spécialistes allemands de Shakespeare, Johann Joachim Eschenburg, avait jugée indigne du grand poète²³. Il n'est pourtant pas indifférent que la place de second plan encore réservée aux comédies au cours de la première moitié du XIX^e siècle, soit évoquée par l'un («der Braune») des deux directeurs de théâtre dans les *Seltsame Leiden eines Theaterdirektors (Etranges souffrances d'un directeur de théâtre, 1818)*, fruit de l'expérience théâtrale d'E. T. A. Hoffmann (1776-1822) à Berlin²⁴.

Le poète-dramaturge étranger suscite à nouveau l'enthousiasme d'une nouvelle génération qui entre en littérature vers 1820. Il est le «vieux

-
- 20 Konrad Schröder, *Die Entwicklung des Englischunterrichts an den deutschsprachigen Universitäten bis zum Jahre 1850*, Ratingen b. Düsseldorf: Henn, 1969, p. 87.
 - 21 Voltaire, *Lettres Philosophiques*. Dix-huitième Lettre: «Sur la tragédie», in Voltaire, *Mélanges*. Préface par Emmanuel Berl. Texte établi et annoté par Jacques van den Heuvel, Paris: Gallimard, 1961, p. 81.
 - 22 Jakob Michael Reinhold Lenz, *Anmerkungen übers Theater nebst angehängten übersetzten Stück Shakespears*, Leipzig: Weygand, 1774.
 - 23 Johann Joachim Eschenburg, «Ueber Der Liebe Müh ist umsonst», in *William Shakespear's Schauspiele*. Neue Ausgabe. Von Joh. Joach. Eschenburg, Professor am Collegio Carolino in Braunschweig, Bd. 3, Zürich: Orell, Geßner, Füßli u. Comp., 1775-1777; 1782, p. 449.
 - 24 E. T. A. Hoffmann, *Seltsame Leiden eines Theaterdirektors. Aus mündlicher Tradition mitgeteilt vom Verfasser der Fantasiestücke in Callots Manier [1818]*, in E. T. A. Hoffmann, *Gesammelte Werke in Einzelausgaben*, Bd. 3: *Nachtstücke. Seltsame Leiden eines Theaterdirektors*. Textrevision und Anm. v. Hans-Joachim Kruse. Redaktion v. Rudolf Mingau, Berlin: Aufbau-Verl., 1994, p. 440sq.

père et maître adoré» («mein alte[r] geliebte[r] Vater u. Meister»)²⁵ de Karl Immermann (1796-1840), le maître révérend de Wilhelm Waiblinger (1804-1830)²⁶, un «esprit poétique d'une étendue incommensurable, d'une productivité insondable», selon Friedrich Hebbel (1813-1863)²⁷, et, aux yeux de Christian Dietrich Grabbe (1801-1836), l'Allemagne lui doit sa culture (*Bildung*)²⁸. A leur tour, les jeunes écrivains reviennent à Shakespeare comme à un point de référence, mais dans une relation de filiation souvent biaisée avec leurs prédécesseurs parfois encore très actifs, en particulier avec Ludwig Tieck (1773-1853).

Tieck oriente et informe en effet à bien des égards l'accueil qui est réservé à Shakespeare en ce premier XIX^e siècle et ses recherches sur l'Angleterre élisabéthaine et ses poètes marquent fortement les esprits. Cet élan passionné prend parfois des formes de liturgie, à tel point que Friedrich Sengle jugeait dans sa vaste étude sur le *Biedermeier* que les années 1815 à 1848 pouvaient être qualifiées «d'époque de la shakespeareomanie» («Zeit der Shakespearomanie»)²⁹. Pour Günther Erken, c'est le XIX^e siècle allemand tout entier qui est sous l'emprise de «l'épidémie» shakespeareienne³⁰. L'admiration pour Shakespeare se résumerait-elle donc à un simple engouement, semblable à la «frénésie» («Phrenesie»)³¹ qu'avait déjà ressentie Herder en 1770? Tout à la fois

-
- 25 Lettre de Karl Immermann à Ferdinand Immermann du 11 juin 1822, in K. Immermann, *Briefe*. Textkrit. u. komm. Ausg., 3 Bde., hrsg. v. Peter Hasubek, Bd. 1: *1804-1831*, München, Wien: Hanser, 1978, p. 331.
- 26 Lettre de Wilhelm Waiblinger à Friedrich von Matthisson du 14 novembre 1822, in W. Waiblinger, *Werke und Briefe*. Textkrit. und komm. Ausg., 5 Bde., Bd. 5/1: *Sämtliche Briefe. Text*, hrsg. v. Hans Königer, Stuttgart: Cotta, 1980-1989, p. 172.
- 27 Friedrich Hebbel, *Werke*, hrsg. v. Gerhard Fricke, Werner Keller u. Karl Pömbacher, Bd. 4: *Tagebücher I (1835-1847)*, München: Hanser, 1963-1967, p. 527 [Copenhague, 30 janvier 1843]: «[Ein poetischer Geist] von unermeßlichem Umfang, von unergründlicher Produktivität.»
- 28 Lettre du jeune Grabbe à ses parents, février 1818, in *Bergmann V*, p. 13.
- 29 Friedrich Sengle, *Biedermeierzeit: Deutsche Literatur im Spannungsfeld zwischen Restauration und Revolution 1815-1848*, Bd. 2: *Die Formenwelt*, Stuttgart: Metzler, 1972, p. 393n.
- 30 Günther Erken, «Die Geschichte eines Symbols», in Ina Schabert (Hrsg.), *Shakespeare-Handbuch*, Stuttgart: Kröner, 4²⁰⁰⁰, p. 636.
- 31 Lettre de Johann Gottfried Herder à Johann Heinrich Merck du 28 octobre 1770, in J. G. Herder, *Werke*, hrsg. v. Martin Bollacher *et al.*, Bd. 2: *Schriften zur Ästhetik*

incisive, séduisante et péjorative cette formule se fait l'écho fidèle du célèbre essai de Christian Dietrich Grabbe sur la «shakespearomanie»³².

Entrée dans une période de crise, la référence à Shakespeare serait, selon l'exégèse allemande moderne dont nous allons présenter les travaux les plus significatifs, devenue creuse et aurait subi une inflation qui la dévalorise. Au lieu d'oser une approche constructive et raisonnée des œuvres de Shakespeare, on se complairait dans une idolâtrie inefficace, une imitation et une posture shakespeariennes.

Absence d'une *nouvelle* génération de commentateurs qui se libérerait de la précédente pour imaginer une autre relation avec Shakespeare, culte voué à l'auteur dramatique par une multitude d'épigones, zèle des traducteurs souvent jugés médiocres, tendances archaïsantes de la nouvelle philologie de Shakespeare et de la nouvelle historiographie élisabéthaine, tels sont les principaux griefs exprimés par la recherche sur la réception allemande (post-romantique) du poète-dramaturge au XIX^e siècle.

b) Etat de la recherche

L'éventail des angles d'approche ayant trait à «Shakespeare en Allemagne» est large et nous ne saurions mettre en cause la qualité d'un grand nombre de contributions qui ont mis en lumière bien des points d'une matière riche et complexe et auxquelles cette étude est redevable. Force est de constater cependant que dans les travaux ayant de près ou de loin trait à notre période, l'appréciation et l'interprétation du phénomène se font avant tout sous forme de préfaces à une anthologie (Wolfgang Stellmacher, Hansjürgen Blinn, Jonathan Bate), d'ouvrages collectifs (Roger Bauer) et d'articles de revue (Karl Guthke, Werner Habicht, Manfred Pfister par exemple)³³. Ces analyses ont pour dénominateur

und Literatur 1767-1781, hrsg. v. Gunter E. Grimm, Frankfurt/M.: Deutscher Klassiker Verl., 1993, p. 1160.

32 Christian Dietrich Grabbe, *Dramatische Dichtungen. Nebst einer Abhandlung über die Shakspearo-Manie*, 2 Bde., Frankfurt/M.: Kettenteil, 1827.

33 Se reporter à la bibliographie.

commun leur brièveté et ne peuvent proposer par conséquent que des remarques ponctuelles, voire succinctes. Pour de nombreux exégètes, le constat de l'absence d'une figure majeure de la critique «post-schlégélienne» de Shakespeare dont la réflexion aurait bousculé sa réception allemande, va de pair avec un discours sur le dramaturge qui semble s'effiloche, voire s'immobiliser ou encore donner lieu à une mosaïque qui est à l'image d'une époque de l'histoire littéraire allemande dépourvue de véritable centre et où les tendances se chevauchent et se contredisent.

En ne consacrant à la réception post-romantique de Shakespeare que les deux dernières pages de sa célèbre étude intitulée *Shakespeare und der deutsche Geist (Shakespeare et l'esprit allemand, 1911)*³⁴, Friedrich Gundolf (1880-1931), historien de la littérature, critique et disciple du poète Stefan George, exprime en termes clairs et péremptoirs qu'il la considère comme une régression et un affadissement alarmants³⁵. Il condamne une démarche herméneutique qui, selon lui, n'a pas su faire revivre un texte du passé, s'est révélée incapable d'offrir une contemplation totalisante du phénomène et de donner une idée de sa «force» («Kraft») inhérente. Gundolf choisit donc d'y faire simplement allusion, selon un principe de sélection intransigeante, annoncé en introduction de son ouvrage. Cette façon de procéder n'est du reste pas sans rappeler l'attitude polémique du Cercle de George envers «l'inertie» généralisée, culturelle, sociale et politique, du XIX^e siècle:

Dans cet esprit, mon livre [...] traite non pas de choses anciennes mais de choses actuelles: de celles qui touchent encore directement à notre propre vie. Il s'agit (par l'exposé et non par la censure) de faire le départ entre ce qui est mort et ce qui est vivant, entre ce qui, dans l'héritage tout entier, est asphyxiant et ce qui est vivifiant³⁶.

34 Friedrich Gundolf, *Shakespeare und der deutsche Geist*, Berlin: Bondi, 1911. Il s'agit de la version publiée de la thèse d'habilitation de Gundolf. Elle fut rééditée onze fois jusqu'en 1959. Sur cet ouvrage et sa portée, cf. Roger Paulin, *The Critical Reception of Shakespeare in Germany 1682-1914. Native Literature and Foreign Genius*, Hildesheim, etc.: Olms, 2003, pp. 488-495.

35 Friedrich Gundolf, *Shakespeare und der deutsche Geist*, 5. unveränd. Aufl., Berlin: Bondi, 1920, p. 355.

36 *Ibid.*, p. VIII [«Avant-propos»]: «[...] in diesem Sinn handelt [...] mein Buch nicht von vergangenen Dingen, sondern von gegenwärtigen: von solchen, die unser eige-

Dans l'exégèse anglophone des années trente, en particulier dans les ouvrages d'Augustus Ralli et de Lawrence Marsden Price sur l'accueil des Lettres anglaises en Allemagne³⁷, on ne trouve pour l'un (Ralli) qu'une série de résumés des principaux discours critiques sur Shakespeare durant la période qui succède à celle du romantisme et pour l'autre (Price) qu'une évocation rapide et non hiérarchisée des acteurs issus d'horizons pourtant fort divers durant cette même période (Christian Dietrich Grabbe, Georg Büchner, Heinrich Heine, Franz Grillparzer, Heinrich von Kleist, Arthur Schopenhauer et Georg Gottfried Gervinus). Roy Pascal déclare que vers 1815, au moment où l'on ne dispute plus de sa grandeur, Shakespeare cesse d'être une force vitale au sein de la littérature allemande³⁸, tandis que pour Gustav Württemberg, la figure du poète est, depuis la critique schlegélienne, statufiée et mythisée³⁹. En 1957, comme en 1996 et en 2000, Horst Oppel, Ulrich Suerbaum et Günther Erken caractérisent le discours «post-schlegélien» sur Shakespeare principalement comme l'acheminement vers l'enclos universitaire⁴⁰. Entre-temps, René Wellek avait affirmé à son tour l'intérêt purement historique de ce discours qui n'a pas su résister à l'usure du temps⁴¹ et qui s'est pétrifié en science positive aux dépens de la dimension poétique

nes Leben noch unmittelbar angehen. Es gilt (durch Darstellung, nicht durch Zensuren) zu scheiden zwischen Totem und Lebendigem, ja zwischen Tötendem und Belebendem der ganzen Überlieferung.»

- 37 L'ouvrage d'Augustus Ralli (*A History of Shakespearian criticism*, 2 vols., New York: The Humanities Press, 1959) a pour objet la critique anglaise, française et allemande de Shakespeare. Lawrence Marsden Price, *The reception of English literature in Germany*, Berkeley: Univ. of California Press, 1932.
- 38 Roy Pascal (ed.), *Shakespeare in Germany 1740-1815*, Cambridge: CUP, 1937, p. 2.
- 39 Gustav Württemberg (Hrsg.), *Shakespeare im Deutschland des 18. und 19. Jahrhunderts*, Bielefeld, Leipzig: Velhagen u. Klasing, 1938, p. XII.
- 40 Horst Oppel, «Der Einfluß der englischen Literatur auf die deutsche», in Wolfgang Stammeler (Hrsg.), *Deutsche Philologie im Aufriß*, Bd. 3, Berlin: Schmidt, 1952-1957, pp. 47-203, en particulier p. 113; Günther Erken, «Studium und Einvernahme: das 19. Jahrhundert» et «Öffentliche Shakespeare-Pflege und private Opposition», in Ina Schabert, *Shakespeare-Handbuch* (note 30), pp. 650-655; Ulrich Suerbaum, *Shakespeares Dramen*, Tübingen, Basel: Francke, 1996, pp. 294-297.
- 41 René Wellek, *Geschichte der Literaturkritik 1750-1950*, übers. v. Cornelia u. Gert Ueding, Bd. 2: *Das Zeitalter des Übergangs [1830-1900]*, Darmstadt: Wissenschaftl. Buchgesell., 1977, pp. 191-198.

de l'œuvre. Nous trouvons un constat identique sous la plume de Reiner Küpper:

Somme toute, la conquête intellectuelle de Shakespeare trouva déjà un certain achèvement dans le premier romantisme. La césure entre critique romantique et critique post-romantique est de toute façon évidente. Aussi n'est-ce plus l'appréciation des hommes de lettres qui est désormais au premier plan, ce sont les universités qui s'intéressent à Shakespeare. On privilégie désormais dans des proportions jusqu'alors inédites les questions particulières. De nombreuses forces que les romantiques venaient à peine de rassembler, se divisèrent maintenant à nouveau⁴².

Enfin, Hansjürgen Blinn considère le choix de textes du *Vormärz* qui clôt son anthologie comme l'illustration du repli de l'auteur dramatique élisabéthain au cours de cette période et de son utilisation pour des causes nationales:

Les perspectives montrent l'abandon de Shakespeare durant la période du *Vormärz* et retracent le cheminement de l'appropriation nationale de l'auteur britannique dans l'Allemagne du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle⁴³.

Shakespeare serait-il désormais devenu une affaire que l'homme de lettres aurait abandonnée à l'universitaire allemand? Ce jugement semble sévère et l'on peut se demander dans quelle mesure l'exégèse dont le tableau vient d'être brossé à grands traits, ne subit pas jusqu'à nos jours l'ascendant de l'éloquent maître à penser que fut Gundolf. De plus, le consensus tacite quant au *terminus ad quem* de la période réellement

42 Reiner Küpper, *Shakespeare im Unterricht. Geschichte, Konzeptionen, Tendenzen*, Würzburg: Königshausen u. Neumann, 1982, p. 47sq: «Überhaupt fand die geistige Eroberung Shakespeares bereits in der Frühromantik einen gewissen Abschluß. Unverkennbar ist jedenfalls der Einschnitt zwischen romantischer und nachromantischer Shakespeare-Kritik. Jetzt steht auch nicht mehr das Urteil der Dichter im Vordergrund, sondern die Universitäten nehmen sich Shakespeares an. Vor allem gilt nun in nie gekanntem Maße Spezialfragen das Hauptaugenmerk. Viele Kräfte, die die Romantiker gerade erst vereinigt hatten, traten jetzt wieder auseinander.»

43 Hansjürgen Blinn, *Shakespeare-Rezeption: die Diskussion um Shakespeare in Deutschland, mit einer Einführung, Anmerkungen und bibliographischen Hinweisen*, Bd. 2, Berlin: Schmidt, 1988, p. 5 [«Introduction»]: «Der Ausblick zeigt die Abwendung von Shakespeare im Vormärz auf und verfolgt die nationale Vereinnahmung des Briten im Deutschland des 19. und beginnenden 20. Jahrhunderts.»

«significative», voire «mythique»⁴⁴ de la réception allemande de Shakespeare, que confirme déjà un simple regard sur les bibliographies des travaux de réception, ne laisse pas de surprendre: fin des années 1820 – début des années 1830. Il est certes défendable de marquer ainsi le terme de ce qui serait une première phase de «l'appropriation» de Shakespeare en Allemagne. Elaborée dans les écrits du «premier romantisme»⁴⁵, elle rendrait caduques les plus virulentes des attaques contre l'auteur dramatique anglais, en particulier le débat classiciste sur ses «beautés» (*beauties*), ses «qualités» (*excellencies*) et ses «défauts» (*faults*)⁴⁶. Cependant, face à une ligne de partage aussi claire, on peut légitimement se demander si l'on n'a pas affaire à une tentative de transformer rétrospectivement une série d'interprétations d'un même objet en un long dialogue d'exception qui en gommerait les aspérités. Le champ d'investigation semble en effet se tarir vers 1830, au moment où des auteurs dramatiques, tels Christian Dietrich Grabbe et Georg Büchner (1813-1837), construisent, chacun à sa manière, leur œuvre avec et contre la tradition. Tous deux laissent entrevoir les prémices d'une dramaturgie résolument moderne, fruit de l'observation clinique du monde qui les entoure, d'un profond sentiment de crise et des «blessures» qui en résultent.

La recherche du discours d'exception, même délibérément iconoclaste – pensons non seulement à Grabbe et son essai sur la shakespeareomanie, mais aussi à l'essai polémique intitulé «Shakespeare und kein

44 Werner Habicht, «Shakespeare in Nineteenth-Century Germany. The Making of a Myth», in Modris Eksteins / Hildegard Hammerschmidt (ed.), *Nineteenth-Century Germany: a Symposium*, Tübingen: Narr, 1983, p. 143.

45 Pour une généalogie du mot et du concept de «romantisme», voir par exemple l'introduction de Hans Eichner, in *KFSA* 2/1, pp. LII-LXIV; Raymond Immerwahr, *Romantisch: Genese und Tradition einer Denkform*, Frankfurt/M.: Athenäum, 1972; Gerhart Hoffmeister, *Deutsche und europäische Romantik*, Stuttgart: Metzler, 1978; Lothar Pikulik, *Frühromantik. Epoche – Werke – Wirkung*, München: Beck, 2000, pp. 73-79.

46 Cf. la célèbre préface (1725) d'Alexander Pope de son édition des *Œuvres dramatiques* de Shakespeare reproduite dans *The Johnson-Steevens Edition of the Plays of William Shakespeare* [1778]. Including a two-volume supplement by Edmond Malone [1780]. With a new Introduction by Nick Groom, vol. 1, London: Routledge/Thoemmes Press, 1995, pp. 110-123.

Ende!» («Shakespeare à n'en plus finir!» 1815; 1826)⁴⁷ du vieux Goethe, au témoignage de vive réticence de Franz Grillparzer (1791-1872) craignant de perdre son autonomie créatrice, car Shakespeare aurait corrompu les modernes⁴⁸ – fait cependant obstacle à l'attitude qui nous paraît être la plus juste à l'égard d'une tradition littéraire: celle qui affirme, sans chercher à les dissocier, continuités et ruptures. Par conséquent, loin d'être l'indice avant-coureur d'une période de latence, le refus (ou la reprise critique) de la référence shakespearienne doit, selon nous, être envisagé comme un moment structurant de l'accueil.

De même, l'argument du «confinement» universitaire demandait à être fortement nuancé. On peut certes avancer que l'on s'achemine progressivement au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle vers une certaine institutionnalisation du discours sur l'auteur étranger: la *Deutsche Shakespeare-Gesellschaft* (*Société allemande Shakespeare*)⁴⁹ sera fondée à l'occasion de la commémoration du tricentenaire de la naissance de Shakespeare le 23 avril 1864 à Weimar et placée sous le haut patronage de la grande-duchesse Sophie de Saxe-Weimar (1824-1897). Le premier numéro de son annuel (*Jahrbuch der Deutschen Shakespeare-Gesellschaft*), organe dédié exclusivement aux lectures expertes des œuvres de l'auteur élisabéthain, de ses contemporains et de ses prédécesseurs, paraîtra dès 1865. La société littéraire, son annuel et sa bibliothèque spécialisée (*Shakespeare-Bibliothek*), sans oublier son édition alle-

47 Johann Wolfgang Goethe, «Shakespear und kein Ende! [Première partie: «Shakespear als Dichter überhaupt»; deuxième partie: «Shakespar, verglichen mit den Alten und Neusten»]», in *Morgenblatt für gebildete Stände* 113 du 12 mai 1815, pp. 449-452. La troisième partie intitulée «Shakspear als Theaterdichter», annoncée dès 1816, sera finalement publiée en 1826 dans *Über Kunst und Altertum* [vol. 5, 3^e cahier, pp. 69-79].

48 Cf. Franz Grillparzer, *Werke* [Historisch-kritische Gesamtausgabe.]. Im Auftrage der Reichshaupt- und Residenzstadt Wien hrsg. v. August Sauer, Bd. 11/2: *Tagebücher und literarische Skizzenhefte V vom Frühjahr 1842 bis gegen Ende 1856*, Wien, Leipzig: Gerlach & Wiedling [puis Wien: Kunstverl. A. Schroll & Co.], 1924, p. 206: «[...] in Shakspeare ein Vorbild, aber nicht ein Muster erkennen.»

49 Cf. Ruth Freifrau von Ledebur, «Shakespeare: Der dritte deutsche Klassiker in Weimar», in Jochen Golz / Justus H. Ulbricht (Hrsg.), *Goethe in Gesellschaft. Zur Geschichte einer literarischen Vereinigung vom Kaiserreich bis zum geteilten Deutschland*, Köln, etc.: Böhlau, 2005, pp. 1-12.

mande⁵⁰ des *Œuvres complètes* de Shakespeare établie sous la direction de Hermann Ulrici (1806-1884), premier président de la *Deutsche Shakespeare-Gesellschaft*, conférèrent assurément aux *spécialistes* allemands de Shakespeare une légitimité et une assurance nouvelles face à leurs confrères anglo-saxons. Pourtant, ils sont d'abord les héritiers «officiels» et non les instigateurs d'une longue tradition critique qu'ils menacent de figer. Leur exemple ne permet donc pas, selon nous, de rendre compte de la manière dont le poète-dramaturge étranger investit des espaces toujours plus ouverts au cœur de la culture qui l'accueille à un moment donné de son histoire.

Nous avons donc affaire à une «*terra incognita*»⁵¹ qui devint la raison d'être de ce travail sans que notre effort à lui seul ait la prétention de combler cette lacune dans la recherche existante. En effet, un petit nombre de spécialistes de la réception allemande de Shakespeare s'intéresse depuis quelques années plus particulièrement au XIX^e siècle. Il faut noter que l'exégèse récente – nous pensons notamment à l'étude de Michael Hiltcher⁵² portant sur la facette savante de la réception de Shakespeare – travaille à la réévaluation de l'itinéraire allemand de Shakespeare au-delà des années 1830. Conçue comme une suite de monographies (Johann Joachim Eschenburg, Ludwig Tieck, Nicolaus Delius), l'étude de Michael Hiltcher a cependant tendance à ne pas mettre suffisamment en lumière les stratifications des positions littéraires et philologiques défendues à des époques données. Il n'en reste pas moins que Hiltcher est le premier à présenter de manière fondée les nouveaux outils de connaissance qui servent à appréhender l'œuvre du poète-dramaturge en Allemagne au XIX^e siècle (grammaires, études stylistiques et linguistiques, études des sources), ainsi que les démarches philologiques de plus en plus professionnelles et pointues avec lesquelles on passe désormais au

50 *Shakespeare's dramatische Werke*, nach der Uebersetzung von August Wilhelm Schlegel und Ludwig Tieck, sorgfältig revidirt und theilweise neu bearbeitet, mit Einleitungen und Noten versehen, unter Redaction von H. Ulrici herausgegeben durch die Deutsche Shakespeare-Gesellschaft, 12 Bde., Berlin: Reimer, 1867-1871.

51 Rudolf Sühnel, «Gundolfs Shakespeare. Rezeption – Übertragung – Deutung», in *Euphorion* 75 (1981), p. 255.

52 Michael Hiltcher, *Shakespeares Text in Deutschland: Textkritik und Kanonfrage von den Anfängen bis zur Mitte des 19. Jahrhunderts*, Frankfurt/M., etc.: Lang, 1993.

peigne fin les textes, afin d'en dégager la richesse formelle et stylistique. Par ailleurs, il s'attache à mettre en lumière les rapports étroits entre les premiers anglicistes allemands (Nicolaus Delius, Alexander Schmidt) et les exégètes anglais de Shakespeare (John Payne Collier, Charles Knight, Alexander Dyce) dans leur recherche de nouveaux savoirs sur son œuvre.

L'un des signes les plus récents que le «Shakespeare» du XIX^e siècle commence à connaître les faveurs des chercheurs, est la thèse (1999) d'Angela Hünig⁵³. Il s'agit moins d'une mise en perspective historique qui éclairerait les conditions de médiation du texte shakespearien traduit en langue allemande que d'une interrogation sur les versions elles-mêmes, leurs connivences, ressemblances et divergences stylistiques, et sur les principes de traduction de leurs auteurs que l'on peut ainsi dégager. Partant de l'une des tragédies romaines, *Coriolanus*, et ayant ponctuellement recours à *Macbeth* et à *Richard III*, Hünig propose de reconsidérer un certain nombre de traductions des œuvres de Shakespeare non pas comme de pâles décalques du chef-d'œuvre d'August Wilhelm Schlegel, Ludwig Tieck, Dorothea Tieck et Wolf Baudissin (Berlin: Reimer, 1825-1833), mais comme des transpositions autonomes. Dans une réflexion parfois trop systématique et affirmative, Hünig explique l'évolution de la traduction de Shakespeare dans l'Allemagne du XIX^e siècle par l'effort langagier toujours renouvelé des traducteurs dans leur quête d'un Shakespeare parfaitement naturalisé⁵⁴.

Enfin, les aperçus probants offerts par Werner Habicht, Christa Jansohn et davantage encore par Roger Paulin⁵⁵ dont la délimitation tempo-

53 Angela Hünig, *Übersetzung im Schatten des Kanons: Untersuchungen zur Deutschen Shakespeare-Übersetzung im 19. Jahrhundert am Beispiel des <Coriolanus>*, Diss. Pädagogische Hochschule Erfurt, 1999.

54 Se reporter notamment à la conclusion de l'étude d'A. Hünig, *ibid.*, pp. 186-194.

55 Werner Habicht, «Shakespeare in nineteenth Germany [...]» (note 44), pp. 141-157; Christa Jansohn, «The Making of a National Poet: Shakespeare, Carl Joseph Meyer and the German Book-Market in the Nineteenth Century», in *Modern Language Review* 90 (1995), pp. 545-555; Roger Paulin, «Shakespeare's allmähliches Bekanntwerden in Deutschland. Aspekte der Institutionalisierung Shakespeares 1840-1875», in Martin Huber / Gerhard Lauer (Hrsg.), *Bildung und Konfession. Politik, Religion und literarische Identitätsbildung 1850-1918*, Tübingen: Niemeyer, 1996, pp. 9-20; R. Paulin, *The Critical Reception of Shakespeare in Ger-*

relle et les domaines observés ne se recoupent pas exactement, démontrent que la recherche s'attarde désormais sur un champ d'investigation qui demande encore largement à être exploré. Roger Paulin propose dans sa vaste étude un «voyage exploratoire» parmi les sources littéraires et critiques allemandes sur Shakespeare depuis son «introduction» (première mention dans le *Unterricht von der Teutschen Sprache und Poesie* de Daniel Georg Morhof, 1682) à la veille de la Première Guerre mondiale (Friedrich Gundolf, Ernst Stadler). Fondé sur un corpus impressionnant par son étendue et dans lequel on rencontre les grands noms de l'histoire intellectuelle allemande (Gottsched, Lessing, Wieland, Herder, Goethe, Schiller, August Wilhelm et Friedrich Schlegel, Ludwig Tieck, Theodor Fontane, Schopenhauer, Hegel, Nietzsche, Wagner, Freud, parmi bien d'autres), et auquel sont intégrés des témoignages moins connus (extraits des périodiques de la première moitié du XVIII^e siècle notamment), Roger Paulin met au jour la variété et la multiplicité des débats et des échanges sur Shakespeare. Il offre, pour la première phase de réception (1682-1741) surtout, des vues neuves et stimulantes sur les échanges et la circulation des textes et des idées entre l'Angleterre, la France et l'Allemagne. Une large place est accordée par ailleurs aux traductions allemandes. Par la mise en regard d'échantillons de traduction et leur analyse détaillée, R. Paulin met au jour non seulement les liens qui unissent les différentes réalisations, mais fait ressortir aussi la parfaite singularité de quelques-unes d'entre elles.

A la différence de certaines approches même récentes de l'exégèse qui ont tendance à isoler l'objet d'étude de l'arrière-plan historique, politique, social et culturel dans lequel il s'inscrit pourtant tout naturellement, la présente étude tente de retracer le parcours d'une représentation, c'est-à-dire de mettre en lumière Shakespeare façonné à l'image d'une période littéraire déterminée.

Au-delà des perturbations et des frictions qu'engendre l'accueil de Shakespeare et dont il faudra rendre compte, la réflexion sur le rôle toujours révisable qui lui est attribué au sein de la littérature allemande permet aussi, dans une certaine mesure, de penser les problèmes de périodisation, d'enchevêtrement et de survie des mouvements. Sur ce point,

many 1682-1914. Native Literature and Foreign Genius, Hildesheim, etc.: Olms, 2003.

le cadre temporel choisi promettait de nous livrer de riches enseignements.

c) Cadre et méthode

α) Cadre temporel de l'étude

En histoire littéraire et de manière générale dans les études qui se préoccupent de près ou de loin de ce domaine, la période retenue a connu depuis les années 1970, en particulier sous l'influence de Friedrich Sengle et de ses disciples, un vrai regain d'intérêt⁵⁶. De nombreux universitaires ont cru apercevoir dans la société allemande des années 1970, marquée par une profonde césure sociale et culturelle qui accompagne les événements de l'année 1968, une certaine parenté avec cette autre période de transition et de quête de nouveaux repères, située entre le *Congrès de Vienne* (1814/1815) qui instaure le «système Metternich», policier et contraignant, et les révoltes et révolutions de 1848.

Ces années sont caractérisées par un climat d'opposition politique accrue qui voit la genèse de cinq grandes tendances politiques: les courants libéraux, démocratiques plus ou moins radicaux, conservateurs, auxquels s'ajoutent, au cours du dernier tiers de la période, le catholicisme politique et le socialisme. Elles se distinguent aussi par l'essor de l'industrialisation qui engendre l'apparition de nouveaux groupes sociaux, et va de pair avec une explosion démographique et un contexte international de lente émergence des nationalismes diviseurs. Karl Wilhelm Ferdinand Solger avait qualifié vers 1813 ce nouveau sentiment national «*d'enthousiasme*» pour «l'Etat et la patrie» et pour le «rétablissement du peuple allemand et de sa germanité»⁵⁷. Les forts principes démocratiques défendus par certains et l'affirmation d'une pensée cos-

56 Friedrich Sengle, *Biedermeierzeit* (note 29).

57 *Solgers nachgelassene Schriften und Briefwechsel* (note 17), Bd. 2: VI. *Über patriotischen Enthusiasmus*, p. 396: «Die Loosung und das Wort der Zeit ist Enthusiasmus für Staat und Vaterland und für die Wiederherstellung des deutschen Volks und seiner Deutschheit.»

mopolite ne s'en trouvent pourtant pas tout à fait reniés⁵⁸. Joseph Rován note fort justement que

les déceptions de 1815 et la répression qui sanctionnera après 1820 les tentatives de reprise du mouvement nationaldémocratique dont les volontaires des Guerres de Libération avaient été pour une large part les porteurs, paralysent l'élan politique. L'Etat est la possession des princes et de leur bureaucratie – les dynamismes, ambitions et espérances des jeunes Allemands qui ne peuvent ou ne veulent le servir dans de telles conditions sont de ce fait déportés vers les champs de la culture et de la science d'une part, de l'action économique d'autre part. L'énergie des novateurs ne peut se satisfaire des méthodes et des rythmes de la bureaucratie, la vie parlementaire n'existe encore que dans certains Etats du Sud, et à l'état embryonnaire⁵⁹.

La nouvelle *Confédération germanique*, née du traité de Vienne (1815) et placée depuis cette date en grande partie sous la tutelle autrichienne, est alors composée d'un territoire très vaste allant des provinces rhénanes à la Silésie autrichienne, et du duché de Holstein aux territoires du nord de l'Italie. Elle est désarticulée en trente-neuf petites unités politiques, juridiques, économiques et sociales très hétérogènes, de structure plus ou moins moderne, auxquelles répondent autant de provincialismes culturels. Cette absence générale d'homogénéité engendre des problèmes de périodisation en histoire littéraire qui doivent faire l'objet d'une discussion sans que notre propos soit de susciter un nouveau débat à ce sujet⁶⁰.

58 Hartmut Steinecke, «Weltliteratur – Zur Diskussion der Goetheschen <Idee> im Jungen Deutschland», in Joseph A. Kruse / Bernd Kortländer (Hrsg.), *Das Junge Deutschland: Kolloquium zum 150. Jahrestag des Verbots vom 10. Dezember 1835. Düsseldorf, 17.-19. Februar 1986*, Hamburg: Hoffmann u. Campe, Heinrich-Heine-Verl., 1987, pp. 155-172; Martina Lauster (Hrsg.), *Deutschland und der europäische Zeitgeist. Kosmopolitische Dimensionen in der Literatur des Vormärz*, Bielefeld: Aisthesis, 1994, en particulier pp. 3; 12.

59 Joseph Rován, «De la Restauration à la Révolution de 1848. (Où l'on voit l'Allemagne entrer dans l'ère industrielle)», in Gilbert Krebs (éd.), *Aspects du «Vormärz». Société et politique en Allemagne dans la première moitié du XIX^e siècle*, Centre de recherches sur la Société Allemande aux XIX^e et XX^e siècles, Publications de l'Institut d'Allemand (Université de la Sorbonne Nouvelle) n° 4, Paris, 1984, p. 17.

60 Se reporter à la bibliographie.

Alors que sous la République de Weimar les conservateurs désignaient la période sous le terme de «temps des épigones» (*Epigonenzeit*) et que les libéraux, prenant pour cible les régimes autoritaires de Prusse et d'Autriche, préféraient quant à eux parler de *Vormärz*, les appréciations parfois fortement embarrassées de convictions idéologiques restent toujours aussi divisées quelque cinquante ans plus tard. Tandis que dans les années 1970 certains chercheurs de la R.F.A. parlèrent avec prudence d'une société et d'une littérature en voie de «modernisation», que d'autres, comme Sengle, constatèrent une permanence des tendances conservatrices et choisirent par conséquent de la désigner sous le terme de «Biedermeier(zeit)»⁶¹, les chercheurs de la R.D.A. insistèrent pour la plupart sur les diverses manifestations d'une pensée révolutionnaire annonciatrice, selon eux, de véritables bouleversements socio-culturels et des débuts d'une littérature dite socialiste⁶².

Progrès et stagnation, engagement et attentisme, imitation et innovation, de tels couples d'opposés pourraient être multipliés à loisir pour caractériser une époque morcelée («aufgesplitterte Epoche») ⁶³ et, semble-t-il, dépourvue de systèmes de référence stables. Les dissensions sont en effet vives au sein de la recherche sur le début et le terme de la période, tant la place qu'elle occupe au sein de l'histoire littéraire est inconfortable: faut-il la faire débiter en 1815, 1820 ou en 1832, année qui sonne le glas, selon Heinrich Heine de la fameuse «période esthétique» («Ende der Kunstperiode») ?⁶⁴ En cela, le poète rhénan est rejoint par d'autres observateurs de l'époque qui, en quête de théories unifiantes de la littérature et des arts, se rallieront à cette même idée d'une période qui

61 Cf. sur ce point Elfriede Neubuhr, *Begriffsbestimmung des literarischen Biedermeier*, Darmstadt: Wissenschaftl. Buchgesell., 1974.

62 Rainer Rosenberg, *Literaturverhältnisse im deutschen Vormärz*, Berlin: Akademie-Verl., 1975, p. 8.

63 Jost Hermand, *Die literarische Formenwelt des Biedermeiers*, Giessen: Schütz, 1958, p. 1.

64 La première occurrence de cette célèbre formule heinéenne se trouve dans <Die deutsche Literatur von Wolfgang Menzel, 1828>, in *DHA* 10, p. 239: «Ist doch die Idee der Kunst zugleich der Mittelpunkt jener ganzen Literaturperiode, die mit dem Erscheinen Goethes anfängt und erst jetzt ihr Ende erreicht hat, ist sie doch der eigentliche Mittelpunkt in Goethe selbst, dem großen Repräsentanten dieser Periode [...]»

s'achèverait «à bon droit le 22 mars 1832»⁶⁵ avec le décès de son plus illustre représentant, Johann Wolfgang Goethe, et formerait ainsi une entité du point de vue artistique et littéraire (*Âge goethéen*). Faut-il au contraire procéder à une coupe chronologique en 1840, en 1848/1849 ou encore aller jusqu'en 1870? A une géopolitique intriquée correspond une carte du littéraire à la physionomie changeante, aussi contradictoire que diversifiée.

Les années 1815-1850 comportent donc un ensemble de tendances et de mouvements composites et non cloisonnés dont il est difficile de ponctuer les étapes et de fonder les ramifications. Elles posent un problème double: celui de la périodisation pertinente et du terme sous lequel elles doivent être désignées. Doit-on parler de romantisme tardif (*Spätromantik*), appelé parfois aussi «post-romantisme», de *Biedermeier*, de *Jeune-Allemagne* (*Junges Deutschland*)⁶⁶, de *Vormärz* (littéralement: *pré-mars*) ou encore, lorsque l'accent est placé sur la dimension historique, de *Restauration* ou d'*Ere de Metternich* (*Metternichära*)? L'interrogation sur un cadre temporel pertinent ne se résume donc pas à un simple problème de chronologie et le débat est loin d'être résolu comme le montrent des études récentes: alors que la discussion poétique et poétologique au sein des «générations» littéraires devenues canoniques du *Sturm und Drang*, de la *Deutsche Klassik* et du premier romantisme allemand semble trouver un certain équilibre, le polycentrisme culturel de notre période donne lieu à un certain syncrétisme caractérisé par l'interpénétration des positions et des discours esthétiques les plus divers, et même opposés. La tentative de définition quelque peu embarrasée de Gert Sautermeister et d'Ulrich Schmid illustre bien que nous avons affaire à des années curieusement hybrides, où s'exercent des dynamiques et mutations complexes et où différents groupes coexistent sans forcément vivre dans la même temporalité:

65 Cité d'après Johannes Janota, *Eine Wissenschaft etabliert sich: 1810-1870. Wissenschaftsgeschichte der Germanistik III*, Tübingen: Niemeyer, 1980, p. 196: «die zweite klassische Periode unserer Literatur, die mit Klopstock beginnt und füglich mit dem 22. Merz 1832 geschlossen werden kann.»

66 Notons toutefois que les principaux représentants de cette nouvelle esthétique (Ludolf Wienbarg, Theodor Mundt, Heinrich Laube, Karl Gutzkow, Heinrich Heine) ne formèrent pas «d'école» *jeune allemande*.

Dans la période située «entre la Restauration et la Révolution», ce n'est pas un style littéraire qui est dominant, mais ce sont bien plus divers courants littéraires qui s'entrecroisent: des traditions héritées de l'*Aufklärung* tardive, celles issues de la période esthétique goethéenne et d'autres en rupture radicale avec cette dernière, celles venant du romantisme tardif et d'autres, épigonales, qui lui sont redevables, des idylles dans le style *Biedermeier* et des écrits contestataires du *Vormärz*. La survivance ou la rémanence de certains styles est tout aussi révélatrice pour cette époque que des manières d'écrire avant-gardistes, qui anticipent celles à venir. La coexistence de formes d'expression anciennes et novatrices est une caractéristique frappante de l'époque⁶⁷.

C'est pourquoi Helmut Bock se propose de repenser les désignations d'usage dans l'historiographie⁶⁸. Il choisit d'associer dialectiquement les notions de *Biedermeier* et de *Vormärz* sans pour autant tenter de les faire s'accorder, puisqu'elles sont à la fois diamétralement opposées et complémentaires. Elles permettraient ainsi, selon Bock, de rendre compte de manière plus juste et précise des tensions inhérentes à une réalité historique polymorphe dont l'identité serait fondée précisément dans sa disparité. Bock rejoint ainsi les positions défendues par l'historiographie moderne. L'historien Daniel Roche par exemple, remarque que «pour bien mesurer changements et mutations dans le cadre de l'espace et du temps retenu, il faut admettre les possibilités d'appartenance simultanées à des rythmes, à des dynamiques historiques différentes»⁶⁹.

67 Gert Sautermeister / Ulrich Schmid (Hrsg.), *Zwischen Restauration und Revolution 1815-1848*, München, Wien: Hanser, 1998, p. 13sq. [«Introduction»]: «In der Zeit «zwischen Restauration und Revolution» ist nicht etwa ein literarischer Stil federführend; vielmehr durchkreuzen sich verschiedene literarische Strömungen: Traditionen der Spätaufklärung, goethezeitliche Kunstperiode und radikaler Bruch mit ihr, Spätromantik und ihr verpflichtetes Epigontum, biedermeierliche Idyllik und vormärzliches Aufbegehren. Das Fortwirken bzw. die Spätzeit bestimmter Stile ist für die Epoche ebenso kennzeichnend wie vorausweisende, die Zukunft vorwegnehmende Schreibweisen. Die Ungleichzeitigkeit des Gleichzeitigen ist ein auffälliges Charakteristikum der Epoche.»

68 Helmut Bock, «Deutscher Vormärz. Immer noch Fragen nach Definition und Zäsuren einer Epoche?» In Lothar Ehrlich (Hrsg.), *Vormärz und Klassik*, Bielefeld: Aisthesis, 1999, pp. 9-32.

69 Daniel Roche, «Une déclinaison des Lumières», in Jean-Pierre Rioux / Jean-François Sirinelli (dir.), *Pour une histoire culturelle*, Paris: Seuil, 1997, p. 47.

Nous nous trouvons donc face à une période et une littérature de transition⁷⁰. Par conséquent, elle ne sera pas considérée dans cette étude comme un objet constitué inscrit dans une chronologie contraignante. A une «situation mixte»⁷¹, correspond un «discours pluriel» sur Shakespeare. Tous deux semblent se réfléchir mutuellement: l'utilisation qui est faite de ce paradigme étranger porte, selon nous, des traces distinctes des tensions esthétiques, philosophiques, idéologiques, religieuses non résolues, des enjeux identitaires, des prises de position internes au paysage intellectuel de ce premier XIX^e siècle et, en somme, de la multiplication des points de vue et des «partis» littéraires. Elle semble même les provoquer en partie. «Shakespeare est et restera bien le maître, stimulant pour tous les temps», lit-on par exemple dans une lettre de Joseph von Eichendorff (1788-1857)⁷², écrite en 1839. Fort éloignés des vues réputées conservatrices du baron silésien, les *Hallische Jahrbücher für Wissenschaft und Kunst* (*Annuaire de Halle pour la science et l'art*) d'Arnold Ruge (1802-1880) et de Theodor Echtermeyer (1805-1844), célèbre organe de la gauche hégélienne, constatent au même moment que l'époque actuelle est tout aussi imbue de Shakespeare que la période romantique, sa grande antithèse⁷³.

Il serait certes naïf de considérer Shakespeare comme le fondement premier d'une *littérature nationale* de langue allemande et, d'une manière générale, de surévaluer l'impact des différentes lectures de son œuvre sur des esprits déliés et ouverts, qui, dans leur quête d'un renouveau esthétique, puisent abondamment dans un réservoir culturel vaste et

70 Peter Hasubek, *Vom Biedermeier zum Vormärz. Arbeiten zur deutschen Literatur zwischen 1820 und 1850*, Frankfurt/M., etc.: Lang, 1996, p. 8.

71 L'expression est empruntée à l'historien Christophe Charle. Cf. C. Charle, *Les intellectuels en Europe au XIX^e siècle. Essai d'histoire comparée*. Ed. augmentée d'une postface inédite de l'auteur, Paris: Seuil, 2001, p. 22.

72 Lettre à Theodor v. Schön du 2 octobre 1839, in [J. v. Eichendorff], *Sämtliche Werke des Freiherrn Joseph von Eichendorff: historisch-kritische Ausgabe*, Bd. 12: *Briefe 1794-1857; Text*, hrsg. v. Sibylle von Steinsdorff, Tübingen: Niemeyer, 1908 [rééd. Stuttgart, Berlin, Köln: Kohlhammer, 1992], p. 163: «Shakespeare ist und bleibt doch der Meister, erfrischend für alle Zeiten.»

73 Ernst Susemihl, «Uebersicht der neueren Shakspeare-Literatur», in *Hallische Jahrbücher für deutsche Wissenschaft und Kunst* 206 du 28 août 1838 (col. 1641-1644); 207 du 29 août 1838 (col. 1649-1655); 208 du 30 août 1838 (col. 1657-1664) et 209 du 31 août 1838 (col. 1668-1672).

composite, à la fois national et étranger. L'écueil que nous avons voulu éviter était d'accorder une trop grande confiance à l'*unicité* de l'itinéraire allemand du poète-dramaturge, alors que de nombreux observateurs portent depuis quelques années un intérêt accru aux *interférences* culturelles, à la *circulation* des idées et aux *essaimages*. Les spécialistes des questions franco-allemandes, pionniers dans ce domaine, ont ainsi réaffirmé à juste titre la vitalité de la référence française dans les pays de langue allemande durant notre période, fondée largement sur le prestige durable de sa production littéraire⁷⁴, et ont démontré la relative perméabilité des systèmes culturels français aux références allemandes. Cependant, afin d'écartier le spectre d'un certain réductionnisme qui pourrait résulter d'une concentration exclusive sur l'échange franco-allemand, il convient aussi de se tourner vers l'étude d'autres échanges bilatéraux, voire triangulaires, qui, à terme, s'éclaireront mutuellement. C'est cette autre voie d'accès vers la compréhension d'un processus d'échange que nous avons choisi d'emprunter.

β) Axes méthodologiques

Notre entreprise se range dans les études de réception tout en mettant à profit les recherches menées depuis le milieu des années 1980 de part et d'autre du Rhin sur la notion de «transfert culturel» appliquée au champ littéraire⁷⁵. Au lieu de s'interroger sur l'authenticité de la représentation de la référence étrangère dans le contexte d'accueil et sur son «infidélité» par rapport à un original situé – selon un présupposé normatif – hors d'atteinte, Michel Espagne et Michael Werner proposent de «renverser cette question», en analysant la *dynamique* spécifique de l'objet étranger au sein d'un espace national:

Le problème des transferts culturels est traditionnellement déterminé par la question de l'authenticité d'une influence reçue. On se demande ce que Villiers a compris de Kant, Cousin de Hegel, Benjamin Constant de Herder, ou Leroux de Schelling. Or il importe de renverser cette question, de passer de la question de

74 Se reporter à la bibliographie.

75 Sur les théories de la réception et des transferts culturels, se reporter à la bibliographie.

l'objet à la question du fonctionnement, de la question quoi à la question comment⁷⁶.

Aussi la notion de «transfert culturel» imprime-t-elle une *trajectoire* à la notion de «réception». Nous rejoignons par cette *combinaison* des deux notions l'appréciation du comparatiste français Yves Chevrel, pour lequel «recevoir est une *activité*», puisque le récepteur est pris comme «point de départ et non plus comme point d'arrivée»⁷⁷. Intégrée aux débats du moment, la référence étrangère s'autonomise par rapport à sa source. Elle est dans un premier temps sélectionnée et importée par le pays récepteur, puis connaît une réinterprétation et une transformation permanentes. Le regard se porte par conséquent sur la «conjoncture du contexte d'accueil», puisque c'est elle qui «définit largement ce qui peut être importé ou encore ce qui, déjà présent dans une mémoire nationale latente, doit être réactivé pour servir dans les débats de l'heure»⁷⁸. Cette importation peut donner lieu à un véritable échange, car l'objet étranger, réinterprété et reconstruit au sein des débats nationaux, peut retourner sous sa forme modifiée dans son champ culturel d'origine.

Si, dans notre démarche, l'accent est placé sur les lectures «fécondes» de Shakespeare qui nous sont parvenues, il nous importait avant tout de nous intéresser au travail de médiateurs (hommes de lettres, traducteurs, exégètes) souvent relégués aux oubliettes et à leurs éventuelles relations, donc à l'étude de réseaux⁷⁹. Ceux-ci s'organisent en un tissu significatif de concordances et d'échos qui, souvent, se commentent et se regardent. Nous avons tenté de les déceler, de les mettre en lumière et de faire dialoguer les sources aujourd'hui oubliées avec celles que l'historiographie littéraire a consacrées, sans pour autant avoir comme principal objectif la révélation ou réhabilitation d'un auteur trop inaperçu ou injustement dédaigné. Il est en effet capital, selon José Lambert,

76 Michel Espagne / Michael Werner, «La construction d'une référence culturelle allemande en France. Genèse et histoire culturelle (1750-1914)», in *Annales ESC* 42 (1987), p. 984.

77 Yves Chevrel, «Les études de réception», in Pierre Brunel / Yves Chevrel (dir.), *Précis de littérature comparée*, Paris: PUF, 1989, p. 180.

78 Michel Espagne, *Les transferts culturels franco-allemands*, Paris: PUF, 1999, p. 23.

79 Michel Espagne / Michael Werner, «La construction d'une référence culturelle allemande [...]» (note 76), p. 985.

[...] de noter que ces zones anonymes de la littérature traduite coïncident curieusement avec les zones d'expérimentation, dans la mesure où les œuvres étrangères distribuées en grand nombre, même lorsqu'elles n'ont rien de très révolutionnaire, finissent par influencer les lettres de demain ⁸⁰.

d) Corpus et plan

Une circonscription précise du champ de l'observation s'est imposée, afin d'apporter un éclairage modeste mais pertinent sur quelques cheminement de la réception de Shakespeare et de reconstruire quelques réseaux significatifs dans lesquels confluent des appréciations affirmatives de notre auteur, mais aussi des motivations et ambitions divergentes. Il n'y a de progression dans la réception d'un auteur sans retours ni ambiguïtés. C'est ce dont le corpus retenu, volontairement ouvert, aimerait rendre compte: afin de ne négliger aucun des principaux vecteurs de diffusion imprimée de la référence shakespearienne de 1815 à 1850, il comporte des traductions, des éditions, des anthologies, des recensions, des essais critiques, des monographies, des créations originales, des documents iconographiques que viennent compléter des éclairages complémentaires, extraits notamment des correspondances et des journaux intimes.

Le point de départ de cette étude n'est pas tant Shakespeare pour lui-même que Shakespeare comme une référence importée parmi d'autres envisageables. Il est indéniable cependant, qu'elle détient une place de premier ordre au sein du champ littéraire d'accueil. Notre attention critique se porte par conséquent de manière privilégiée sur la culture réceptrice. C'est ce que reflète l'organisation de cette étude.

Dans la première partie, nous montrerons que l'importation de Shakespeare dans l'aire culturelle allemande durant notre période est le résultat de *constructions* de l'auteur, échafaudées par un réseau assez restreint de médiateurs qui s'organise autour d'une figure centrale dans les débats sur la référence étrangère durant notre époque: celle de Ludwig

80 José Lambert, «L'époque romantique en France: les genres, la traduction et l'évolution littéraire», in *Revue de Littérature Comparée* 2 (1989), p. 170.

Tieck. En faisant de Shakespeare la source régénératrice d'un futur Théâtre national en Allemagne, Tieck et ses disciples tentent de remédier à l'état d'instabilité d'une nation qui se considère encore largement comme dépourvue d'une expression poétique et politique qui lui soit propre. Leur volonté de propager la référence étrangère suscite, de la part de leurs contemporains, des réactions d'adhésion et de distance. Si Tieck ne parvient pas véritablement à introduire sa vision romantique – proche des vues de Herder – de «*tout Shakespeare*» («*der ganze Shakespeare*») au théâtre, on constate en revanche que sa volonté de restituer la totalité de l'œuvre, saisie dans sa cohérence et dans son unité, s'impose rapidement auprès des traducteurs et des éditeurs des œuvres du grand auteur étranger.

La deuxième partie portera par conséquent sur la diffusion de plus en plus importante des éditions *complètes* de Shakespeare dans l'aire culturelle allemande de 1815 à 1850, comparée à celle des *œuvres choisies* et des *anthologies*. Elle est le résultat d'une véritable émulation entre traducteurs, mais aussi d'une concurrence féroce entre libraires-éditeurs. Certes, les intérêts commerciaux liés à ce type d'entreprises sont évidents, mais on peut également analyser ce phénomène comme l'indice d'une assimilation progressive de l'œuvre de Shakespeare, comprise comme un véritable *monument* littéraire unifié et stable, au sein de l'espace germanophone.

Les analyses des différentes prises de positions sur la référence étrangère et de la diffusion massive de son œuvre ne nous semblaient toutefois pas suffisantes pour expliquer l'élévation, au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle, de l'auteur étranger au rang de «troisième classique allemand». C'est pourquoi nous examinerons dans la troisième partie par quels autres vecteurs le public allemand se familiarise en amont avec l'auteur et comment un discours spécifiquement *allemand* sur Shakespeare, faisant de la référence étrangère un enjeu national majeur pour la construction d'une identité culturelle nationale, se met alors progressivement en place. On touche ici à la question essentielle mais assurément délicate de l'instrumentalisation de la référence étrangère à des fins souvent explicitement patriotiques, au moment même où les premières luttes politiques nationales allemandes du XIX^e siècle gagnent aussi le champ littéraire.